

A. D. 546. — Le Codex Victor à Fulda. Onciale.

Fulda, Landesbibliothek, Codex Bonifatianus 1.

Les 3 *Codices Bonifatiani* de la Landesbibliothek de Fulda — le Codex Victor, le Codex Ragnydrudis et l'Évangélaire Cadmug — appartiennent autrefois, selon une ancienne tradition, à S. Boniface. Le Codex Victor, auquel est empruntée notre reproduction, renferme une concordance des Évangiles, ayant pour base le Diatessaron du Syrien Tatien, et les autres livres du Nouveau Testament. L'évêque Victor de Capoue (541—554) fit une préface à la concordance des Évangiles et « lut » le Codex en l'année 546 et de nouveau en 547. A la fin des Actes des Apôtres, il écrivait : *Victor, famulus Christi et eius gratia episcopus Capuae, legi sexto nonas Maias die, indictione nona, quinquies post consulatum Basilii viri clarissimi consulis*; et à la fin de l'Apocalypse : *Victor, famulus Christi et eius gratia episcopus Capuae, legi apud basilicam Constantinianam die XIII kalendas Maias, indictione nona, quinquies post consulatum Basilii viri clarissimi consulis. Iterato legi indictione X, die pridie iduum Aprilium*. Ainsi donc le Codex a été écrit en l'année 546 ou un peu auparavant. Grandeur : 26,6×14 cm. Voir E. Ranke, *Codex Fuldensis. Novum Testamentum* etc., Marbourg et Leipzig 1868; C. Scherer, *Die Codices Bonifatiani in der Landesbibliothek zu Fulda, dans la Festgabe zum Bonifatius-Jubiläum 1905*, Fulda 1905. Nous devons le Fac-similé à l'amabilité de M. Carl Scherer, bibliothécaire de la Landesbibliothek de Fulda.

Onciale. Les lettres sont plus ornées, et leur tracé est un peu moins naturel que dans le Codex *De re publica* (pl. 13) et dans la Chronique d'Eusebe-Jérôme (pl. 17). **H** et **L** montent assez haut au-dessus de la ligne; **F**, **G**, **P**, **Q** descendent bien au-dessous. Certaines lettres, telles que **H**, **L**, **T**, **U** portent à leurs extrémités de fins coups de plume. Lettres isolées. **E** généralement est fermé en haut (1. 2. 14). Les barres de **F** sont grandes (2. 16. 32). **G** a une longue queue (29. 33). Le pied de **L** finit par une petite queue ou par un point (1. 3). Le premier jambage de **N** est fortement arqué vers l'intérieur (1. 3). La pansé de **R** est développée (1. 2). La barre du **T** a de temps en temps du côté gauche un point final (6. 16. 17). Abréviations. Pour **M** à la fin des lignes on a un trait et un point (5). Une fois aussi, on a pour **M**, à l'intérieur de la ligne, un trait (11).

La première ligne d'un paragraphe nouveau est souvent écrite à l'encre rouge et la première lettre est en saillie sur la marge (9. 34). Corrections. A la ligne 21 **M** est supprimé. Aux lignes 20 et 31 le correcteur a modifié la coupure du mot : il a supprimé le **Q** par un point suscrit et l'a transporté au commencement de la ligne suivante. Les gloses marginales sont d'une écriture insulaire pointue (voir sur cette écriture les explications, pl. 32). Elles se distinguent par un grand nombre d'abréviations. Nous croyons que ces gloses sont du VIII<sup>e</sup> siècle. — Parmi les signes marquant des renvois, on trouve plusieurs runes (voir Scherer, l. c. p. 9). Dans notre transcription ces signes sont remplacés par des chiffres. Voir l'édition des gloses par Ranke, *Specimen codicis Novi Testamenti Fuldensis*, Berlin 1860.

- 1) per generationem creaturae eius id est ut praedicaretur evangelium omni creaturae id est omni creato in baptismo nos sumus inquit aliquid per passionem et resurrectionem Christi id est primi novissimi.
- 2) respicit ad id quod supra dicit: Omne datum et cetera.
- 3) hoc ad initium doctrinae contra causas elationis; sciebat enim apostolus eos ad quos episcopus mittitur primo voluisse tenere et docere. [tum verbi]
- 4) hoc in evangelio legitur: Qui irascitur fratri suo, reus erit iudicio.
- 5) hoc est generaliter quae a diabolo sunt sumpta per inmunditiam corporis et animae, quae pertinent ad fornicationem.
- 6) id est quod modo praedico vobis hoc est evangelium inquit per multa tempora patriarcharum et prophetarum, de quo dicitur: Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.
- 7) factores verbi sunt qui custodiunt praecipua, fallaces illi qui custodiunt praecipua et desiderant evangelium. Da audire et non implere.
- 8) id est in quo et in quali natus est.
- 9) mulierum est mos considerare se in speculo, ut placere viris suis possint; ita animas nostras considerare oportet in speculo evangelii, ut viro suo Christo placere poterint et non obliviscantur praecipua eius.
- 10) id est in nova lege.
- 11) legem libertatis dicit caritatem de qua apostolus ait: Portate honorem vestra, sic adimplebitis legem Christi. Invidando semetipsum ut dixit phariseus: Non sum sicut publicanus iste.

- initium aliquod creaturae eius. 1) Scitis fratres mei dilecti. 2) Sit autem omnis homo velox ad audiendum. 3) tardus autem ad loquendum, et tardus ad iram. 4) Ira enim viri iustitiam Dei non operatur. IV. Propter quod abiecit omnia inmunditia 5) et abundantiam malitiae in mansuetudine susceptible inquit verbum. 6) quod potest salvare animas vestras. Estote 7) autem factores verbi et non auditores tantum, fallentes vosmetipsos. Quia si quis auditor est verbi et non factor, hic comparabitur viro consideranti vultum navitatis suae 8) in speculo 9); consideravit autem se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit. Qui autem perspexerit in speculo perfectam libertatem, 10) et permanserit, 11) non auditor obliviosus factus, sed factor operis, hic beatus in facto suo erit. 12) V. Si quis autem putat se religiosum esse, 35

circa A. D. 700. — Codex Amiatinus. Onciale.

Florence, Biblioteca Laurentiana, Codex Amiatinus.

Une page du Codex Amiatinus, avec la dédicace du donateur. Ce Codex, le plus célèbre de tous les manuscrits latins de la Bible appartient autrefois à l'abbaye Cistercienne (bénédictine jusqu'en 1228) de San Salvatore di Monte-Amiata, près de Sienne. Après la suppression du couvent en 1786, il passa à la bibliothèque de l'ancien couvent Castello nuovo à Florence, et de là à la Laurentiana. Il se compose de 1029 grandes feuilles de parchemin et contient tout l'Ancien et le Nouveau Testament d'après la traduction de S. Jérôme. Grandeur : 50×34 cm. La dédicace est sur la première feuille.

Au premier coup d'œil, on s'aperçoit que quelques lettres des lignes 1, 2 et 5 ne concordent pas avec les autres, et qu'elles sont sur des ratures. Il est manifeste, qu'il y avait là autrefois d'autres mots. Déjà Bandini (bibliothécaire de la Laurentiana au temps où le Codex arriva à Florence) chercha à rétablir le texte primitif, pour découvrir l'auteur du Codex. Il lisait à la ligne 1 et 2: *Calmen ad eximii merito venerabile Petri*. Et il était déjà en bonne voie pour retrouver le donateur : il pensa à un abbé d'Angleterre ou d'Allemagne. Mais une signature grecque, à la fin de la table des chapitres du livre du Lévitique — *Ο ΚΥΡΙΟΣ ΓΕΡΒΑΝΙΟΥ ΑΠΟΛΙΒΕΥ* — l'amena à penser à Servandus, un disciple de S. Benoît; et comme Servandus avait été abbé dans la Campagne Romaine, à la frontière du Latium, il lut ligne 5 : *Servandus Latii*.

Notre époque G. B. de Rossi, le célèbre explorateur des Catacombes, examina de nouveau la question, et il fut assez heureux (comme il s'exprime lui-même) pour deviner le vrai nom du donateur. Plus tard un examen attentif de toutes les lettres et des grattages lui donna la certitude scientifique sur ce point. Enfin, il eut la satisfaction de voir corroborer son opinion par le texte d'un ancien manuscrit d'Angleterre. Il fut mis sur la voie par les mots de la 6<sup>e</sup> ligne : *extremis de finibus abbas* — ce qui indiquait un abbé des Îles-Britanniques — en second lieu par un passage de l'abbé de la Vénéralie, où il est raconté que Ceolfrid, abbé de l'abbaye de Jarrow et de Wearmouth dans le Northumberland (690—716), avait fait copier trois nouveaux *Codices* de la Bible sur un exemplaire, venu de Rome, *quorum unum sanctae Romanae sedis secum inter alia pro munere sumpsit*. C'est certainement, disait de Rossi, l'*extremis de finibus* du Codex Amiatinus! De fait, le nom de Ceolfridus correspond très bien au vers et à la ligne de la dédicace : la seconde lettre du nom est **E**, et de même la seconde lettre de la 5<sup>e</sup> ligne, qui est encore du premier copiste, est aussi **E**; là où devaient se rencontrer les lettres **L** et **F**, qui dans l'onciale dépassent la ligne en-dessus et en-dessous, on constate réellement un grattage au-dessus et au-dessous de la ligne. Alors que le second mot de la ligne 5 pouvait s'interpréter *Anglorum* ou *Britannorum*, de Rossi, pour divers motifs, se déclara en faveur de *Britannus*. Il lisait donc, ligne 5: *Ceolfridus Britannus*.

Quelques mois après que de Rossi eut publié sa découverte, le professeur Hort de Cambridge attira l'attention sur un passage d'une biographie de Ceolfrid, conservée dans le Codex Harley 1020 du British Museum; on y faisait mention du dernier voyage et de la mort de Ceolfrid († à Langres, le 25 Septembre 716); on lisait de plus : *Sepulto igitur patre, quidam ex fratribus . . . dispositione litterarum persere delatari novum, quae miserat. In quibus videlicet numeribus erat ponderata, ut diximus, interpretatione beati Hieronymi presbyteri ex Hebraeo et Graeco fuisse transfusum, habens in capite scriptis huiusmodi versus : Corpus ad eximii merito venerabile Petri — Dedicat*

(Texte original)  
 † Corpus ad eximii merito venerabile Petri Quem caput ecclesiae dedicat alta fides Ceolfridus Anglorum

(Texte actuel)  
 † Cenobium ad eximii merito venerabile Salvatoris Quem caput ecclesiae dedicat alta fides Petrus Langobardorum

extremis de finibus abbas  
 Devoti affectus pignora misit mei Meaque memores optans tanti inter gaudia patris In caelis memorem semper habere locum.

*ecclesiae quem caput alta fides — Ceolfridus Anglorum extremis de finibus abbas* etc. (voir ci-dessous). Par là toute hésitation disparaissait. L'Amiatinus était bien la Bible de Ceolfrid. De même, la question était tranchée, de savoir si l'on devait lire *Anglorum* ou *Britannorum*; le Codex Harley portait *Anglorum*. Il paraissait aussi fort curieux que le premier mot de la dédicace fut *corpus* et pas *calmen*. De fait, les traces de la seconde lettre, encore de la première main, permettent de conclure à **Q** plutôt qu'à **U**. De ce mot il résulte que le présent était destiné au tombeau de S. Pierre, c'est-à-dire pour la bibliothèque de la *Confessio beati Petri*, où les Papes avaient coutume de réunir les documents importants.

Le Codex est donc d'origine anglaise. Pourtant Thompson tient pour vraisemblable qu'il est l'œuvre de copistes italiens venus en Angleterre (E. M. Thompson, *Handbook of Greek and Latin Palaeography*, p. 194); Traube dit aussi : *Servandus*, qui écrivit et peignit le Codex, était vraisemblablement italien et, s'il travailla en Angleterre, il ne dut rien à son nouvel entourage; en effet, son orthographe, ses abréviations, tout son style le démontrent (L. Traube, *Paläographische Studien*, dans *Neues Archiv*, 27, 1902, p. 275). Berger soutient au contraire que le Codex était l'œuvre d'un anglo-saxon, car le texte offrait les variantes des Bibles anglo-saxonnes de cette époque; pourtant cette opinion, d'après Corssen manquerait de preuves suffisantes (voir Berger, *Histoire de la Vulgate*, Paris 1893, p. 38; P. Corssen, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1894, p. 866).

Quand et comment la Bible de Ceolfrid parvint-elle à Monte-Amiata, on l'ignore. Comme ce cloître avait au commencement du IX<sup>e</sup> siècle un abbé du nom de Petrus, Bandini supposait que ce dernier avait acheté le Codex pour son abbaye et aurait introduit les changements dans la dédicace. En tout cas le Codex se trouvait à Amiata déjà en 1036; en effet, un catalogue des reliques de l'abbaye, dressé cette même année, mentionne un manuscrit de l'Ancien et du Nouveau Testament provenant du Pape S. Grégoire. Il s'agit certainement de notre Codex, regardé autrefois comme un autographe de ce pape. — Au mois de Juillet 1587, par ordre de Sixte-Quint, l'Amiatinus fut transporté à Rome, pour servir à la nouvelle édition de la Vulgate. En Janvier 1590, le Codex faisait retour à l'abbaye.

Voir la description dans Bandini, *Dissertatione sull' antichissima Bibbia creata del tempo di S. Gregorio PP.*, Venise 1786; G. B. de Rossi, *La Bibbia offerta da Ceolfrido abbate al apotero di S. Pietro odice antichissimo tra i superstiti delle biblioteche della Sede apostolica* (édition de luxe *Al Summo Pontefice Leone XIII. omaggio giubilare della biblioteca Vaticana*, Rome 1888). Notre Fac-similé est emprunté à cette édition.

Comparer la belle onciale du Codex Amiatinus avec celle du Codex Victor. — Le texte est à deux colonnes et est écrit *per cola et commata* : chaque phrase et chaque membre de phrase commence une ligne nouvelle (comp. pl. 16).